



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de VAGANAY (Hugues), « Préface de Marc-Antoine de Muret sur ses Commentaires. A Monsieur Adam Fumée, Conseiller du Roy en son Parlement à Paris », *Les Amours Texte de 1578*, Tome I, *Œuvres complètes*, 1, RONSARD (Pierre de), p. LXV-LXVIII

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2831-9.p.0071](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2831-9.p.0071)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# PRÉFACE

DE

MARC-ANTOINE DE MURET

sur ses Commentaires.

A

MONSIEUR ADAM FUMÉE

Conseiller du Roy en son Parlement à Paris.

---

*La perversité de nostre siècle est si grande, Monseigneur, que ceux, qui pour le jourd'huy employent leurs esprits à porter au public quelque plaisir, ou quelque utilité, ne reçoivent communement pour toute recompense de leurs labeurs, que le mespris des uns, et l'envie des autres. Ce qui me venant en pensée, lors que premierement je me mis à escrire ces Commentaires, à peu pres me detourna de poursuivre mon entreprise. Car outre les autres exemples, qui me venoient au devant, singulierement m'esmouvoit celuy de l'Autheur mesme, que j'entreprendois à commenter : lequel pour avoir premier enrichy nostre langue des Grecques et Latines despouilles, quel autre grand loyer en a-t-il encores r'apporté ? N'avons nous veu l'indocte arrogance de quelques acrestez mignons s'esmouvoir tellement*

*au premier son de ses escrits, qu'il sembloit, que sa gloire encores naissante, deust estre esteinte par leurs efforts ? L'un le reprenoit de se trop louer l'autre d'escrire trop obscurément, l'autre d'estre trop audacieux à faire nouveaux mots : ne sachans pas, que ceste coustume de se louer luy est commune avecques tous les plus excellens Poëtes qui jamais furent : que l'obscurité qu'ils pretendent, n'est que une confession de leur ignorance : et que sans l'invention des nouveaux mots, les autres langues sentissent encores une toute telle pauvreté, que nous la sentons en la nostre. Mais le temps est venu, que presque tous les bons esprits cognoissent la source de ces complaints : et d'un commun accord se rangent à soustenir le party de ceux qui taschent à dessiller les yeux du peuple François, ja par trop long temps bandez du voile d'ignorance. Parquoy il ne m'eust pas esté mal-aisé de mespriser les abbois de l'ignorance populaire, si autres empeschemens ne se fussent d'abondant presentez. Mais estant journellement sollicité de me retirer de ceste ville, par le commandement de ceux ausquels, apres Dieu, je doy le plus d'obeyssance, et tellement pressé, qu'il me falloit presque à toute heure penser de mon depart, je ne pouvoy rien entreprendre, que d'un esprit trouble, et mal-apte à produire truits qui tussent dignes de venir en lumiere : Si est-ce qu'à la fin je me suis hazardé, esperant que mon labeur trouvera quelque excuse envers ceux, qui*

sçauront que j'en ay este reduit à tel poinct, qu'il me falloit autant composer par chacun jour, comme les Imprimeurs en pouvoient mettre en œuvre. Je pense qu'il ne m'est ja besoin de respondre à ceux, qui pourroient trouver estrange que je me suis mis à commenter un livre François, et compose par un homme qui est encore en vie. Car s'il n'y avoit dans ce livre aucune erudition qui ne se peust prendre dans les livres escrits en nostre langue, j'estimeroy bien ma peine assez margrement employee Mais veu qu'il y a beaucoup de choses non jamais traitées, mesmes des Latins qui me pourra reprendre de les avoir communiquées aux François? Lise hardiment mes Commentaires qui voudra : j'ose bien sans arrogance asseurer, que peu de gens les liron sans y apprendre. Et tel de ces Messieurs, avec un branlement de teste, iera semblant de n'en tenir pas grand compte lequel toutetors en soy-mesmes sentira bien, que sans l'aide d'iceux qui luy eust demande le sens de quelque Sonet, il n'en fust pas sorty fort à son aise. Et pleust à Dieu, que du temps de Homere, de Virgile et autres anciens, quelqu'un de leurs plus familiers eust employé quelques heurés à nous esclaircir leurs conceptions, nous ne serions pas aux troubles ausquels nous sommes, pour les entendre. Car il n'y a point de doute, qu'un chacun autheur ne mette quelques choses en ses escrits, lesquelles luy seul entend parfaitement : Comme je puis bien dire, qu'il y avoit

*quelques Sonets dans ce livre, qui d'homme n'eussent jamais esté bien entendus, si l'autheur ne les eust, ou à moy, ou à quelque autre familièrement declarez. Et comme en ceux-là je confesse avoir usé de son aide, aussi veux-je bien qu'on sçache, qu'aux choses qui pouvoient se tirer des autheurs Grecs, ou Latins, j'y ay usé de ma seule diligence. Ce que j'ay bien voulu dire, par-ce que je ne sçay quels flagorneurs en ont desja autrement devisé : me cognoissans tres-mal, et mesurans les autres à l'imbecillité de leurs forces. J'ay monstré par cy devant, et monstreray plus amplement quelque jour, si Dieu tavorise à mes desseins, que j'ay dequoy tenir quelque rang entre les lettrez. Or quoy que j'aye fait en cest endroit, Monseigneur, je l'ay bien voulu dedier à l'amitié qu'il vous a pleu me porter, depuis que je suis en ceste ville : afin que la France entende par mon moyen, que vous estes un des principaux, qui dans Paris tavorisent aux esprits ayans quelque marque de gentillesse.*

---